

François 1er, pape et gardien du dogme¹

Le pape est démissionnaire, vive le pape ? Après tout, on pourrait se dire que la rapide élection de François 1er pour succéder à Benoît XVI ne concerne pas les athées, ni les membres des autres obédiences chrétiennes, pas plus que les musulmans ou les juifs. Même au sein du catholicisme, il ne manque pas de courants pour contester le devoir d'obéissance aux directives vaticanes. Des mouvements qui prennent des distances vis-à-vis de la prétention de Rome à dire ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, ce qu'il convient de faire et ce qui n'est pas permis, comment penser individuellement et collectivement pour mériter sa place au sein de l'Eglise catholique. Mais c'est précisément cette prétention à intervenir dans les affaires humaines qui amène à s'interroger sur la personnalité de ce « vicaire de Dieu » venu du bout du monde et sur l'influence qu'il voudra exercer, *urbi et orbi*, dans ce monde terrestre aux prises avec de formidables mutations.

Un pape non-européen. Non-occidental. Cette première a fait sensation. L'envoyé spécial du *Monde* a relayé en ces termes les réactions des pèlerins rassemblés sur la place Saint-Pierre : « D'abord la joie. Une fumée blanche surgit de la cheminée de la chapelle Sixtine à 19 h 05 mercredi 13 mars, et, chez les fidèles massés sous la pluie depuis plusieurs heures, le cœur oscille entre soulagement, ferveur et irrépressible excitation. Puis l'impatience de savoir qui. Qui pour succéder à Benoît XVI ? Lorsqu'une quarantaine de minutes plus tard, le nom du nouveau pape est prononcé, en latin, par le cardinal français Jean-Louis Tauran, les visages se font interrogatifs. Les dizaines de milliers de fidèles accourus de toute la ville n'ont pas tous saisi que le conclave, en cinq petits tours de scrutin, venait de donner son premier pape argentin à l'Eglise catholique (...). » L'incrédulité le disputait ainsi à la ferveur, parfois extatique, de la foule.

Passé le moment de la surprise, le moins que l'on puisse dire est que l'élection de Jorge Mario Bergoglio a entraîné des commentaires contrastés. Enthousiastes (parfois), dubitatifs (souvent), critiques (argumentés).

Qui est cet homme ? Passons sur le fait qu'il aime, dit-on, l'opéra et le football. Qu'il a 76 ans (d'où les commentaires selon lesquels, vu son âge et en toute charité chrétienne, il serait un pontife de transition), est né dans une famille modeste émigrée d'Italie en Argentine, a fait des études de chimie, prend volontiers les transports en commun et est d'une santé fragile. Tel est le vécu quotidien de centaines de milliers de personnes qui ne se sont pas senties touchées par la grâce. Le parcours de l'homme public, que l'on dit simple, timide et « ami des pauvres », laisse, lui, bien plus perplexe, tant dans ses rapports à la politique de son pays que dans ses prises de position sur les questions de société ou au regard de sa vision « charitable » et paternaliste des ravages de l'économie capitaliste. Son passé est aussi profondément trouble qu'est rétrograde la vision qu'il propose des réformes à engager au sein de l'Eglise.

Et revoici le démon

Célébrant sa première messe dans la si belle Chapelle Sixtine, François 1er, en présence de ses ex-pairs, les cardinaux qui l'ont porté au pinacle, a tenté de redonner du moral aux officiers en les engageant à regagner le terrain perdu. A retrouver de l'allant pour évangéliser les âmes errantes ou en quête de sens dans un monde globalisé et de plus en plus sécularisé. Il a eu ces mots choisis : l'Eglise « n'est qu'une ONG », « mondaine » qui plus est, si elle ne porte pas la croix de Jésus. Une sentence pas très charitable pour les milliers d'associations de terrain qui tentent d'apporter du baume au cœur des déshérités. Mais une manière claire d'affirmer d'emblée sa volonté de remettre de l'ordre dans une maison déstabilisée par les scandales financiers et sexuels, comme par les conflits et les luttes d'influence fort peu... catholiques entre prélats : « Quand nous marchons sans la Croix, quand nous bâtissons sans la Croix et quand nous confessons un Christ sans Croix, nous ne sommes pas les disciples du seigneur, nous sommes mondains, nous sommes des évêques, des prêtres, des cardinaux, des papes, tous, tous... Mais pas des disciples du Seigneur », a-t-il lancé avec sévérité. « Quand on ne se confesse pas à Jésus, on se confesse à la mondanité du diable ». Ses ouailles feront donc avec ou risqueront les flammes de l'enfer. A charge pour eux de rendre un tantinet de crédibilité à un catholicisme officiel et étroitement hiérarchisé, sclérosé, pétrifié dans ses dogmes et sourd aux exigences du temps. José Mario « François » Bergoglio

¹ Par **Maurice Magis**, chargé de la communication à l'ACJJ – mars 2013.

fera-t-il mieux que ses prédécesseurs récents, Jean-Paul II et Benoît XVI ? Que pourrait-il faire sans renier des pans entiers du corpus doctrinaire sacralisé qui maintient les gardiens de la foi à si grande distance des problématiques concrètes du monde réel.

La charité bien ordonnée

Déjà reviennent en mémoire ces paroles cinglantes du grand Léo Ferré interpellant l'occupant du siège de Saint Pierre au début des années 1950 :

« Monsieur Tout-Blanc,
Vous enseignez la charité
Bien ordonnée
Dans vos châteaux en Italie
Monsieur Tout-Blanc
La charité, c'est très gentil
Mais qu'est-ce que c'est ?
Expliquez-moi
Pendant c'temps-là moi j'vis à Aubervilliers
C'est un p'tit coin perdu au bout d'la misère
Où l'on n'a pas tell'ment d'questions à s'poser
Pour briffer faut bosser mon p'tit père ».

Alors, dans quel sens le nouveau pontife va-t-il bosser ? « L'empire de l'argent avec ses effets démoniaques (sic) (...) tout comme la misère matérielle et morale sont monnaie courante » dénonçait le cardinal Bergoglio quelques semaines avant son élection. « La destruction du travail digne, les migrations douloureuses et l'absence de perspectives d'avenir s'unissent à cette symphonie » ajoutait-il, lui qui évoqua naguère dans cette situation un « péché social ». Un constat. Mais après ?

Selon le sociologue et philosophe marxiste franco-brésilien Michael Löwy, spécialiste de l'Amérique latine, la conception qu'a le pape François du rôle social de l'église « est celle, traditionnelle, de l'Eglise : les pauvres sont considérés comme un objet d'attention, de compassion et de charité. La conception catholique traditionnelle du pauvre se traduit en actes de charité, par l'assistance sociale et par des aides diverses aux plus démunis. Cela peut aller jusqu'à une critique des conditions économiques qui sont responsables de la pauvreté. » Mais pas au-delà. La « charité » bien comprise ne va pas jusqu'à mettre en question les fondements de l'ordre capitaliste. Il n'a donc rien en commun avec la théologie de la libération, ce courant théologique influencé par les analyses marxistes de l'économie, évoqué une première fois par le prêtre Gustavo Gutierrez en 1968.

« Pour la théologie de la libération, rappelle Löwy, les pauvres doivent être les sujets de leur propre libération, les acteurs de leur propre histoire. La différence est évidente avec la conception traditionnelle de l'Eglise (...). L'émancipation des pauvres implique un changement radical de société. La théologie de la libération implique donc aussi la dénonciation des violations des droits de l'homme et des dictatures militaires, pouvant aller jusqu'au soutien et à l'aide à ceux qui les combattent, comme cela a été notamment le cas en Amérique latine au cours des années 1970 et 1980. A la différence de cet engagement politique marqué de la théologie de la libération, le clergé conservateur peut tout au plus intervenir en privé auprès des dictateurs pour demander de la clémence². »

Du sang sur sa soutane ?

Ce qui fut le comportement du cardinal Bergoglio dans son pays ? Sa conduite durant la sanglante dictature militaire argentine entre 1976 et 1983, qui a fait des dizaines de milliers de victimes, dix fois plus que sous la tyrannie militaire d'Augusto Pinochet au Chili, fait controverse. « La soutane blanche avec laquelle il est apparu à

² « En Argentine, 'Bergoglio n'a jamais émis aucune critique contre la dictature' ». *Le Monde* daté du 15 mars 2013.

Rome est entachée du sang de 30 000 disparus » en Argentine, a accusé Christian Terras, le rédacteur en chef de la revue progressiste française *Golias*, qui se veut « à la croisée du religieux et du politique ».

Son opposition aux prêtres progressistes, l'aurait mis au service de la junte. Jean-Luc Mélenchon, co-président du Parti de gauche (France), animateur avec le PCF du Front de gauche et député européen l'étrille sur son blog : « Ce Bergoglio peut être jugé politiquement parce qu'il s'est impliqué dans l'action politique de son pays. Il est, non seulement, exactement à l'opposé de la théologie de la libération mais il en a combattu les prêtres. Mes amis argentins l'accusent d'avoir dénoncé des prêtres progressistes sous la dictature. Il a été formellement reconnu et accusé par deux d'entre ces prêtres en 2012 dans un procès. Ces deux prêtres avaient été dénoncés, arrêtés et torturés et n'avaient échappé à la mort que par chance. »

Effectivement, deux jésuites qui étaient sous son autorité, Orlando Yorio et Francisco Jalics, kidnappés et torturés en 1976, ont nommément accusé Bergoglio de les avoir dénoncés comme guérilleros et opposants au pouvoir du dictateur Videla. « Je suis sûr qu'il a lui-même fourni une liste avec nos noms à la Marine (...) Nous étions 'démonisés', questionnés par nos propres institutions et accusé de nuire à l'ordre social », a affirmé Orlando Yorio. Jorge Bertoglio a affirmé devant la justice avoir été trouver les maîtres du pays pour demander la libération des deux prêtres. Sans trop convaincre³.

L'écrivain et journaliste argentin Horacio Verbitsky, qui préside aujourd'hui le Centre d'études légales et sociales (CELS), actif dans la défense des droits de l'homme, a, lui aussi, reproché au futur pape, dans un livre intitulé « Le Silence », d'avoir retiré sa protection à ces deux prêtres jésuites, ce qui a abouti *in fine* à leur arrestation.

Bref, le nouveau Pape est soupçonné de silence complice, voire de collaboration, durant la dictature militaire en Argentine. Il aurait refusé à deux reprises de témoigner pour son rôle au sein de la hiérarchie jésuite pendant cette période, au cours des procès sur la « guerre sale ».

Le 15 mars, le Vatican a qualifié les accusations de connivence avec la junte de « calomnieuses et diffamatoires », y voyant une campagne menée par des « éléments de la gauche anticléricale pour attaquer l'Église. » Le militant argentin des droits de l'homme Adolfo Pérez Esquivel, Prix Nobel de la paix 1980, a nié que le cardinal Jorge Bergoglio ait eu des liens avec la dictature : « Il y a eu des évêques complices de la dictature, mais pas Bergoglio ». Juge au moment du coup d'Etat, l'avocate Alicia Oliveira, persécutée par les militaires, dit de lui : « Il m'a sauvé la vie ». Et un des magistrats en charge du dossier sur l'arrestation de deux jésuites soumis à la torture, German Castelli, a souligné que la justice avait rejeté comme infondées les accusations contre Jorge Bergoglio. « Nous n'avons pas à juger si Bergoglio aurait pu être plus ou moins courageux. La question est de savoir s'il a livré les (deux) prêtres. », a-t-il ajouté. Au-delà de ces témoignages et déclarations contradictoire, le dossier reste ainsi ouvert.

Conservatisme militant

Pour autant, ce qui ne fait pas doute, c'est le conservatisme militant du pape François dans les questions de société. Il n'a eu de cesse, dans ses homélies archiépiscopales, de prêcher l'éthique traditionaliste et culpabilisante telle qu'édictee par Rome. Ainsi du mariage homosexuel. « Ne soyons pas naïfs : il ne s'agit pas seulement d'un combat politique. Il y a la prétention de détruire le plan de Dieu, une 'movida' du père du mensonge qui prétend embrouiller et tromper les enfants de Dieu », décrétait l'archevêque de Buenos Aires en 2010, polémique ainsi, sur le plan politique, avec le gouvernement de Cristina Kirchner autorisant le mariage des homosexuels. La présidente argentine avait alors reproché au primat de vouloir revenir « au temps de l'Inquisition ». Dame ! Le cardinal avait qualifié l'homosexualité de « démon infiltré dans les âmes ».

L'avortement ? Il « n'est jamais une bonne solution ». « Quand nous parlons d'une mère enceinte, nous parlons de deux vies, les deux doivent être préservées et respectées, car la vie est une valeur absolue. » Le gouvernement régional de la ville de Buenos Aires avait dépénalisé l'IVG en septembre 2012 en cas de viol.

³ « Un passé pesant pour le pape ». *Le Soir* du 15 mars 2013.

On ne s'étonnera donc pas que Bergoglio n'aime pas les capotes (« Ils veulent mettre tout le monde dans un préservatif») et se soit exprimé contre l'euthanasie, ainsi que contre le mariage des prêtres.

Christian Terras, auteur, voici quelques années, d'un dossier sur « L'honneur perdu de l'Eglise argentine », a piqué une « sainte » colère : « L'Eglise n'est pas fichue de choisir quelqu'un d'irréprochable ! ». Derrière l'image de ce « progressiste modéré » si humble et si doux, comme le présentent certains en un doux euphémisme, se dessine ainsi l'image d'un farouche réactionnaire, qui, en gardien du dogme, tentera de mettre au pas les intellectuels catholiques égarés et les prêtres progressistes engagés dans le mouvement social. « Nous avons donc le droit et le devoir d'examiner son parcours. Et de mettre en garde.

L'église catholique est incontournable dans la réalité politique et culturelle de l'Amérique du sud. Elle intervient fortement dans le débat et dans la sphère publique. Je n'ai jamais caché l'importance pour le camp progressiste de l'impact de la théologie de la libération. (...) Or cette théologie a été condamnée au silence et persécutée par Rome et spécialement l'ex pape Ratzinger. L'élection de ce Bergoglio est un signal de contre-offensive signalé notamment par sa proclamation concernant les pauvres, enjeux du rapport de force politique en Amérique latine », rappelle lucidement Jean-Luc Mélenchon. « De tous les points de vue, l'élection de ce pape est une très mauvaise nouvelle politique pour le processus progressiste en Amérique du sud. Et d'un certain point de vue c'est une offense aux combattants contre les dictatures. »

Plus largement, on peut prédire que « F 1 » ne s'éloignera guère des orientations conservatrices, au point de vue théologique, politique et humain, de son prédécesseur démissionnaire qui fut le gardien du dogme sous Jean-Paul II. Il semble à cent lieues des comités Justice et Paix qui mettent crûment en cause le capital financier ou des positions de Caritas Internationalis qui vont dans le même sens. Il convient d'évoquer aussi les « discordances » entre le Vatican et les religieuses américaines impliquées sur le terrain social.

Un « discours populiste »

On laissera le mot de la fin à Horacio Verbitsky : « Parmi les centaines de courriels que j'ai reçus, j'en ai retenu un : 'Je n'en crois pas mes yeux. Je suis si angoissée et furieuse que les bras m'en tombent. Il est arrivé à ses fins. C'est la personne idéale pour cacher la corruption morale, un expert ès cachotteries.' Le message est signé de Graciela Yorio, la sœur du prêtre Orlando Yorio, qui a dénoncé Jorge Mario Bergoglio comme le responsable de son enlèvement et des actes de torture qu'il a subis pendant cinq mois en 1976. (...) Au cours des 15 années passées à la tête de l'archevêché de Buenos Aires, (...) il a tenté d'unir l'opposition contre le premier gouvernement qui ait - depuis longtemps - adopté une politique favorable aux couches populaires, un gouvernement qu'il a accusé d'être crispé et belliqueux car pour y parvenir, il a fallu lutter avec lesdits puissants mentionnés dans son discours. Maintenant, il va pouvoir continuer sa mission, mais à une toute autre échelle, ce qui ne signifie pas qu'il oubliera l'Argentine. »

Et Verbistski conclut, comme on injecte une pique de rappel : « Si Eugenio Pacelli (Pie XII) a reçu des fonds des services de renseignement américains pour soutenir la démocratie chrétienne et faire obstacle à la victoire des communistes pendant les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, et si Karol Wojtyła (Jean-Paul II) a été le premier à lutter pour la chute du mur de Berlin, le pape argentin pourra en faire autant à l'échelle latino-américaine. Son passé de militant au sein de la Garde de fer (une organisation de la jeunesse péroniste), ainsi que le discours populiste qu'il n'a pas oublié, tout cela le rend apte à discuter l'orientation de cette politique, pour apostropher les profiteurs et prêcher la docilité aux opprimés⁴. »

En somme, « Il faut que tout change pour que rien ne change », pour reprendre la fameuse formule que l'écrivain italien Lampedusa fit dire à l'un de ses personnages dans son livre Le Guépard.

⁴ « ARGENTINE- Jorge Bergoglio n'est pas le pape des pauvres ». A lire sur le site WWW.courrierinternational.com.